

A Orizaba, de nouvelles dissensions surgirent. Sir Charles Wyke reprocha aux Français de dénaturer le but de l'expédition en soutenant le général Almonte et en épousant la cause du parti hostile à Juarez. De son côté, le général Prim agissait auprès du cabinet de Madrid pour lui faire adopter, à l'égard du gouvernement de Mexico, une politique de ménagements. A la suite de discussions réitérées, le 10 avril, une rupture complète éclata.

Il existe, sur les causes de cette rupture une multitude de dépêches confuses, contradictoires, écrites au point de vue de telle ou telle puissance. Il serait difficile de dégager avec netteté les faits des paroles échangées en cette occasion. Ce que nous pouvons mettre en lumière, c'est le prétexte dont se servit le général Prim pour abandonner la glorieuse partie qu'il avait commencée le premier.

Il avait échangé quelques lettres, toutes confidentielles, avec l'amiral Jurien de la Gravière, et comme l'a dit plus tard avec raison M. Thouvenel, ces lettres n'auraient pas dû être mises en circulation. D'ailleurs, toutes les réponses du comte de Reus n'accusaient aucun mécontentement. Quelques lignes de cette correspondance furent pourtant le point de départ d'une fâcheuse rupture, ainsi qu'il appert de la pièce suivante :

Le ministre des affaires étrangères au chargé d'affaires de S. M. à Paris.

« Madrid, 24 mai 1862. »

« Le résultat de la conférence tenue à Orizaba le 9 avril dernier, par les plénipotentiaires des gouvernements signataires de la convention de Londres, a causé au gouvernement de la reine la plus grande surprise et le plus vif chagrin. Les termes et les idées de la lettre adressée par l'amiral Jurien de la Gravière au comte de Reus, le 20 mars dernier, et sa tendance évidente à changer une situation prise et soutenue pendant quatre mois, ont profondément affecté le gouvernement de la reine. »

« Le langage de l'amiral, manifestant la nécessité de mettre un terme aux discussions qui avaient fait de la république mexicaine le scandale de l'Europe et d'établir au Mexique un gouvernement monarchique, dénotait l'abandon complet du système jusque-là suivi dans les négociations, de concert avec les autres plénipotentiaires. Le gouvernement de la reine n'hésite pas à affirmer que les déclarations de l'amiral, outre qu'elles étaient tardives, se trouvaient en opposition avec tous les faits antérieurs et avec l'esprit et la lettre de la convention de Londres. »

« Le langage de l'amiral français a dû convaincre le comte de Reus que l'action collective des puissances concertée par la convention de Londres cessait, et que l'on ne pouvait espérer la coopération, les secours des troupes françaises, que lorsque les troupes espagnoles se trouveraient engagées dans une situation périlleuse. Quelque généreuse que fût l'offre de l'amiral français, il était facile de voir que, d'après son langage, la présence des troupes espagnoles sur le territoire mexicain avait été dès le principe un inconvénient et qu'elle pouvait devenir ultérieurement un péril. »

« Il n'était pas possible d'être plus catégorique; ç'avait été une erreur de donner une couleur trop espagnole à l'expédition; elle allait être à l'avenir une expédition française, et la France n'entendait plus que soutenir les troupes espagnoles dans des cas extrêmes. Après la communication de ce document, la conférence d'Orizaba eût été inutile. La position du comte de Reus comme général et comme plénipotentiaire était claire; elle était parfaitement définie. »

« Abandonner la politique suivie depuis longtemps, renoncer aux résultats que l'on allait atteindre, aider à l'exécution d'une pensée qui n'était pas celle de la convention de Londres ni celle de son gouvernement, demeurer spectateur tranquille d'événements graves et d'une importance majeure et compromettre peut-être dans l'inaction la santé, le prestige de ses troupes, telle était l'alternative pénible où l'on avait placé le comte de Reus. Toutefois la réponse faite à l'amiral le 21 mars fut modérée et circonspécte. »

« Le général Prim ne refuse pas d'ouvrir la lutte; il ne craint pas les combats, mais il demande qu'on ne dénature pas le but de l'expédition et que, sans être française ni espagnole exclusivement, cette expédition continue d'être toujours une expédition alliée, les généraux et plénipotentiaires demeurant

comme par le passé soumis aux résolutions de la conférence. »

« Le 23 mars, le comte de Reus, voulant épuiser tous les moyens de conciliation, propose une nouvelle conférence de concert avec le plénipotentiaire anglais. La conférence se réunit le 9 avril. On connaît son résultat. Le parti que devait adopter le général espagnol lui était indiqué; il en savait toute la gravité, il savait qu'en le prenant il assumait une immense responsabilité, il n'a pas reculé devant son devoir; il ne pouvait pas douter que son gouvernement apprendrait avec douleur et surprise les pensées consignées dans la dépêche de l'amiral français du 20 mars. »

« A cet égard, le comte de Reus a prévu avec exactitude l'impression qui en devait résulter. Si la séparation des forces des deux gouvernements amis devait être très-pénible pour le gouvernement de la reine, la cause qui y donnait lieu devait aggraver encore le chagrin. Le gouvernement de la reine a la conscience d'avoir suivi une politique loyale, prudente et conciliatrice, dans tous les actes, dans toutes les dispositions qu'il a dû adopter pendant l'expédition. »

« Si le gouvernement de S. M. I. donnait à celui de la reine l'assurance que l'amiral n'a pas exprimé la pensée gouvernementale et qu'il a méconnu les égards dus à l'Espagne, la discussion des autres points qui doivent occuper les trois gouvernements amis pourrait être entamée avec la sincérité et la bonne foi dont ils sont animés, et probablement le résultat serait plus satisfaisant que celui des conférences d'Orizaba, ou tout du moins il en atténuerait les effets. »

« Lecture de la présente dépêche devra être donnée à M. Thouvenel, et copie lui en sera laissée s'il la demande. »

La politique de concessions et de ménagements soutenue par le général Prim aux conférences d'Orizaba avait rempli de joie les partisans de Juarez. Ils cherchèrent à animer la population contre les Français, auxquels ils prêtaient gratuitement toutes sortes de projets d'oppression. Afin de combattre les calomnieux, MM. Dubois de Saligny et Jurien de la Gravière adressèrent aux Mexicains une proclamation :

« Orizaba, 17 avril. »

« MEXICAINS, »

« Nous ne sommes pas venus ici pour prendre part à vos dissensions; nous sommes venus pour les faire cesser. Ce que nous voulons, c'est faire appel à tous les hommes de bien pour qu'ils se consacrent à la consolidation de l'ordre, à la régénération de votre beau pays. »

« Pour donner un échantillon de l'esprit sincère de conciliation dont nous venons animés, nous nous sommes d'abord adressés au gouvernement, contre lequel nous avions des motifs de plaintes les plus sérieux. »

« Nous lui avons demandé d'accepter notre assistance pour fonder au Mexique un état de choses qui nous épargnât pour l'avenir la nécessité de ces expéditions lointaines, dont le plus grand inconvénient est de suspendre le commerce et d'empêcher le cours de relations qui sont aussi profitables à l'Europe qu'à votre pays. »

« Le gouvernement mexicain a répondu à la modération de notre conduite par des mesures auxquelles nous n'eussions jamais prêté notre appui moral, et que le monde civilisé nous reprocherait de sanctionner par notre présence. »

« Entre lui et nous la guerre est aujourd'hui déclarée; toutefois nous ne confondons pas le peuple mexicain avec une minorité oppressive et violente; le peuple mexicain a toujours eu droit à nos plus vives sympathies; il lui reste à s'en montrer digne. Nous faisons appel à tous ceux qui ont confiance dans notre intervention, peu importe à quel parti ils peuvent avoir appartenu. »

« Aucun homme éclairé ne pourra croire que le gouvernement né du suffrage d'une des nations les plus libérales d'Europe ait pu avoir un moment l'intention de rétablir chez un peuple étranger les antiques abus et les institutions qui ne sont déjà plus du siècle; nous voulons une justice égale pour tous, et nous voulons que cette justice ne soit pas imposée par nos armes; le peuple mexicain doit être le premier instrument de son salut. Nous n'avons d'autre but que celui d'inspirer à la partie honnête et pacifique du pays, c'est-à-dire aux neuf dixièmes de la population, le courage de prononcer sa volonté. »

« Si la nation mexicaine demeure inactive, si elle ne comprend pas que nous lui offrons une occasion inespérée pour sor-

tir de l'abîme; si elle ne vient pas par ses efforts nous donner l'appui de son sentiment et sa coopération morale, il est évident que nous n'aurons plus à nous occuper que des intérêts précis en vue desquels la convention de Londres a été conclue. »

« Que tous les hommes si longtemps divisés par des querelles aujourd'hui sans objet se hâtent de se réunir à nous; ils tiennent entre leurs mains les destinées du Mexique; le drapeau de la France a été planté sur le sol mexicain, ce drapeau ne reculera pas. Que tous les hommes honorables l'accueillent comme un drapeau ami! Que les insensés osent le combattre! »

« Signé : A. DE SALIGNY,
« E. JURIEU. »

La France restait seule, mais elle acceptait l'abandon de ses alliés sans avoir un seul instant la pensée de les imiter. « Nous regrettons, écrivait M. Thouvenel le 10 juin 1862, d'avoir à accomplir seuls une tâche dont nous aurions été heureux et fiers de partager les dangers avec la glorieuse armée espagnole; nous nous efforcerons d'y suffire. Nous poursuivrons les réparations qui nous sont dues, nous exigerons pour l'avenir des garanties sérieuses et durables. Si, en accomplissant cette tâche, qui est avant tout celle que nous nous sommes imposée, nous pouvons venir en aide aux efforts qui seraient tentés par le pays lui-même pour sortir de l'anarchie qui le dévore et pour se reconstituer sur des bases nouvelles et solides, nous ne refuserons pas notre appui moral à des manifestations qui nous paraîtraient mériter nos sympathies. En agissant ainsi, nous avons la confiance de servir la cause de la civilisation et nos propres intérêts, que nous ne séparons pas, dans ces régions lointaines, de ceux des alliés qui ont signé avec nous la convention de Londres. »

Il fut décidé qu'un corps expéditionnaire considérable s'embarquerait sous les ordres du général Forey. En attendant son départ, MM. Jurien de la Gravière et Dubois de Saligny eurent à se tenir dans la ligne de conduite qui leur avait été tracée par le ministre des affaires étrangères, et dont nous empruntons au *Moniteur* de mai 1862 la partie la plus essentielle :

« Notre sentiment sur la situation intérieure du Mexique, notre désir de voir ce pays se reconstituer dans des conditions nouvelles d'ordre et de stabilité, ne sauraient se modifier et s'affaiblir; mais s'il devait sortir transformé de la crise actuelle, ce n'est pas du camp français que doit partir l'initiative de sa régénération; c'est du pays lui seul reprenant, grâce à notre présence, confiance en lui-même et en l'appui moral qu'il aurait certainement à attendre de tous les gouvernements, le jour où, en se réorganisant plus honnêtement et plus régulièrement, il offrirait à tous les garanties que l'expédition combinée avait pour objet de lui demander. »

« L'intérêt de notre dignité et des considérations puisées dans les circonstances climatériques du littoral se réunissent pour exiger un résultat prompt et décisif. C'est principalement en vue de cette éventualité qu'il est mis à votre disposition un corps de troupes de débarquement qui, joint aux autres contingents militaires, fournira aux alliés les moyens d'étendre le cercle de leur action. Le gouvernement de l'Empereur admet que, soit pour atteindre le gouvernement mexicain, soit pour rendre plus efficace la coercition exercée sur lui par la prise de possession de ses ports, vous puissiez vous trouver dans la nécessité de combiner une marche dans l'intérieur du pays, qui conduirait, s'il le fallait, les forces alliées jusqu'à Mexico même. J'ai à peine besoin d'ajouter qu'une autre raison pourrait vous y déterminer : ce serait la nécessité de pourvoir à la sûreté de nos nationaux, dans le cas où elle se trouverait menacée sur un point quelconque du territoire mexicain que l'on pourrait raisonnablement atteindre. »

« Les puissances alliées ne se proposent, je vous l'ai dit, aucun autre but que celui qui est indiqué dans la convention : elles s'interdisent d'intervenir dans les affaires intérieures du pays, et notamment d'exercer aucune pression sur les volontés des populations, quant au choix de leur gouvernement. Il est cependant certaines hypothèses qui s'imposent à notre prévoyance et que nous avons dû examiner. Il pourrait arriver que la présence des forces alliées sur le territoire du Mexique déterminât la partie saine de la population, fatiguée d'anarchie, avide d'ordre et de repos, à tenter un effort pour constituer dans ce pays un gouvernement présentant les garanties de

force et de stabilité qui ont manqué à tous ceux qui s'y sont succédé depuis l'émancipation. Les Puissances alliées ont un intérêt commun et trop manifeste à voir le Mexique sortir de l'état de dissolution sociale où il est plongé, qui paralyse tout développement de sa prospérité, annule pour lui-même et pour le reste du monde toutes les richesses dont la Providence a doté un sol privilégié, et les oblige elles-mêmes à recourir périodiquement à des expéditions dispendieuses, pour rappeler à des pouvoirs éphémères et insensés les devoirs des gouvernements. Cet intérêt doit les engager à ne pas décourager des tentatives de la nature de celles que je viens de vous indiquer, et vous ne devriez pas leur refuser vos encouragements et votre appui moral, si, par la position des hommes qui en prendraient l'initiative et par la sympathie qu'elles rencontreraient dans la masse de la population, elles présentaient des chances de succès pour l'établissement d'un ordre de choses de nature à assurer aux intérêts des résidents étrangers la protection et les garanties qui leur ont manqué jusqu'à présent. »

CHAPITRE IV

Premières opérations militaires.

Les incidents que nous venons d'exposer avaient naturellement retardé les opérations militaires. Les troupes françaises, commandées par le général comte de Lorencez, s'étaient empressées, dès leur arrivée, de s'éloigner d'une côte malsaine, et, ne laissant à la Vera-Cruz qu'une faible garnison, elles s'étaient cantonnées à Orizaba, non loin de la montagne volcanique du même nom, qui n'a pas moins de 5,456 mètres d'élévation au-dessus du niveau de la mer. C'est une ville de 12,538 âmes, où les dévôts mexicains viennent en foule se prosterner devant une image miraculeuse. Sa manufacture de tabacs, florissante encore, était autrefois pour l'Espagne la source d'immenses revenus. Ses fabriques de draps et de cotonnades sont aussi actives que peuvent l'être des fabriques dans la terre chaude, la *Tierra Caliente*.

Des rapports inexacts avaient fait supposer au général de Lorencez que les dispositions favorables d'une population, lasse de Juarez, lui aplaniraient le chemin de la Puebla de los Angeles, cette opulente et industrielle cité, dont la position assurait au corps expéditionnaire des logements salubres et des subsistances abondantes. Il s'aventura donc, le 27 avril, sur la route escarpée qui unit ces deux villes.

Le premier point remarquable que les voyageurs rencontrent en sortant d'Orizaba, à cinquante-cinq kilomètres de la Vera-Cruz, est le Pont national, autrefois Pont royal, jeté, par les Espagnols, sur un ravin au fond duquel coule le rio de la Antigua. Ses sept arches disposées en ligne courbe relient deux gorges de montagnes, dont l'une est couronnée par les débris d'un fort démantelé.

Vingt kilomètres plus loin, on passe sur un autre pont le rio del Plan, qui marque la limite de la terre chaude, et l'on commence à gravir les versants abrupts, dits les *Cumbrès*, qui montent aux plateaux de la zone tempérée. Malgré cette dénomination, on trouve au delà du défilé du Cerro-Gordo les plantes des tropiques : le bananier, l'oranger, la canne à sucre, le liquidambar, le palma-christi, le jalap (*convolvulus jalapa*). Ce liçon, dont la racine a des propriétés purgatives énergiques, fut découvert dans la vallée à laquelle il doit son nom, en 1777, par Thierry de Menonville, botaniste français.

De la petite ville de Jalapa jusqu'à Perote, dont l'altitude est de 2,353 mètres, le chemin monte par des rampes ardues, en tournant autour d'une montagne qui a conservé sa désignation aztèque, le Nauheampatepeli. Au nord du bourg de Perote, s'allongent les remparts de la citadelle de San-Carlos, qui contient une fonderie, une manufacture d'armes et un dépôt de munitions.

Un désert de sable, parsemé de quelques hameaux, égayé par de rares oasis, s'étend de Perote à Sierra del Pinal. Près du pueblo de las Ventillas, on franchit la ligne frontière de l'état de la Vera-Cruz et de celui de la Puebla. « Ça et là, a écrit M. Ernest Vigneaux, s'élèvent sur la plaine quelques mornes pierreux hérissés d'aloès; l'horizon de l'ouest est borné par le Cerro de Pizarro, masse volcanique noire et pelée; celui de l'est par le Coffre. Bien qu'il n'y ait pas trace de cratère au sommet de ce pic, dont le couronnement de porphyre basaltique est probablement de formation éruptive, tout porte à

croire que c'est un ancien volcan ; autour de lui, dans un vaste rayon, la contrée, tourmentée, est déserte et désolée, et présente des champs de laves et de scories volcaniques où végètent quelques arbustes rachitiques, quelques palmiers nains, quelques pieds de *magney* et de *yuca*.

Autour de Napaluca, on cultive sur une vaste échelle le *magney*, qui fournit le *pulque*, cette boisson favorite du Mexicain. Ce pueblo est situé au pied de la sierra del Pinal. La route ne tarde pas à s'engager dans des défilés étroits, montueux, sauvages et suspects, bordés de talus de rochers couronnés d'arbres touffus ; de distance en distance, elle traverse un vallon agreste et inculte, où paissent quelques animaux. Le village de San-Diego del Pinal se trouve au milieu de ce désert. La sierra, qui doit son nom à des forêts de sapins, court dans la direction du nord-ouest au sud-est, et s'appuie, d'un côté sur les contre-forts de l'Orizaba, de l'autre sur la sierra Malinche ou *Matalcucyatl*, nœud de montagnes qui séparait jadis le territoire Tlascalan de ceux de Cholula et de Tepeaca. Le mot de Malinche a été substitué à celui de *Matalcucyatl* à l'époque de la conquête par les indigènes eux-mêmes ; Malinche, Malinxe ou Malintzin, — on trouve les trois orthographes chez les anciens chroniqueurs, — était le nom qu'ils avaient donné à Cortez. Suivant Gomara, ce nom signifiait *Dieu tombé du ciel* ; le brave capitaine Diaz, témoin de tous ces événements, et peu porté à les poétiser, assure qu'il voulait dire simplement *maître de Marina*. On sait que Marina était une jeune esclave aztèque donnée à Cortez par le cacique de Tabasco, qui devint la maîtresse du grand capitaine, son interprète, son secrétaire, et rendit d'éminents services aux Espagnols et à ses propres compatriotes.

Au delà des gorges del Pinal, on rencontre de nouveau la plaine, le pueblo d'Acajete, et, à peu de distance, celui d'Amozoque, qui n'est lui-même qu'à douze kilomètres de la Puebla.

M. Ernest Vigneaux, ce fidèle observateur de la nation mexicaine, va nous fournir sur Puebla des détails qu'on ne lira pas sans intérêt.

Puebla de los Angeles est la capitale de l'État du même nom que bornent ceux de la Vera-Cruz, de Guerrero et d'Oajaca au nord et à l'est, celui de Mexico à l'ouest, et l'Océan Pacifique au sud. Sa superficie est de 34,000 kilomètres carrés environ, ce qui représente à peu près l'étendue du Hanovre ; il ne renferme pas plus de 680,000 habitants. Puebla est la seconde ville du Mexique, tant par son commerce que par son luxe, ses monuments, et enfin sa population, qui est de 75 à 80,000 âmes. Ce chiffre n'est, bien entendu, qu'approximatif, les opérations du recensement n'ayant jamais été faites d'une manière satisfaisante au Mexique ; toujours associées, dans l'esprit des gouvernés, à l'idée de taxation, elles ont toujours rencontré chez eux la mauvaise volonté la plus complète et la plus ingénieuse.

Puebla fut fondée en 1530, sous les auspices du premier vice-roi, don Antonio de Mendoza, et du président de l'Audience de Mexico, don Sebastian Ramirez de Fuenleal, à quelque six ou sept lieues de la célèbre Cholula, la ville sainte de l'Anahuac. La nouvelle ville, dans son développement, mina bientôt l'ancienne, de même que la foi des conquérants étouffa celle des vaincus. La tradition sacerdotale veut que les anges aient construit en partie la cathédrale de Puebla, qui a pris de là le nom de *Ville des Anges*. Le plateau sur lequel elle est assise est fertile et sain ; élevé de 2,196 mètres, il appartient à la terre froide, qui comprend tout ce qui se trouve au-dessus de 1,800 mètres. Les fruits d'Europe, les céréales et une partie des fruits de la terre chaude, sont les productions de cette dernière zone ; le bananier n'y mûrit pas, il est vrai, mais l'olivier et l'orange y prospèrent, car il ne gèle jamais ou du moins très-rarement, et trop légèrement pour nuire à cette végétation. La chaleur moyenne du jour ne baisse pas au-dessous de 13 à 14 degrés cent. dans les temps les plus froids, excepté toutefois sur certains plateaux, comme ceux de Perote, de Tlascala, de Toluca, etc., où l'olivier ne croît pas et où la chaleur du jour ne dépasse guère 6 à 8 degrés. Pour que la classification climatérique du Mexique fût exacte et complète, il faudrait que ces plateaux constitussent une quatrième zone qui aurait droit à la qualification de froide : ceux de Puebla, de Mexico, de Guadalupe, du Bajío, etc., formeraient la zone tempérée ; ceux de Jalapa, d'Orizaba, de Tepic, etc., la zone chaude, et enfin le littoral serait une zone torride.

Puebla est une belle ville ; ses longues rues régulières et se coupant à angles droits sont soigneusement pavées de petits cailloux ronds disposés avec symétrie, et bordées de trottoirs dallés. Les maisons ont généralement deux étages et toujours de vastes dimensions ; l'extrême variété de leur décoration extérieure charme l'œil. Quelques-unes sont peintes de sujets variés, motifs bibliques ou fantaisistes, faux pilastres, volutes, guirlandes et paniers de fleurs, etc. ; d'autres sont revêtues, de même que les terrasses, de plaques de faïence vernissée nommées *azulejos* ; on admire les belles serrureries des balcons et fenêtres inférieures, ordinairement grillées. Plus de cent coupoles et clochers la dominent, attestant le grand nombre de lieux consacrés à la dévotion ; on y compte, en effet, plus de soixante églises et une vingtaine de couvents des deux sexes. Le savon, les verreries et les ustensiles et objets divers de terre cuite, sont les principaux produits de l'industrie locale.

La cathédrale est le monument le plus remarquable de la ville ; elle occupe un des côtés de la *Plaza mayor* ; en face est la *Casa de Cabildo* ou *Ayuntamiento*, l'hôtel de ville ; à droite et à gauche, ce sont des maisons à arcades ou *portales*, sous lesquels il y a de beaux magasins. L'église repose sur une plate-forme de trois mètres de hauteur environ. Elle est dans le goût italien de la fin du dix-septième siècle, et l'on ne saurait lui refuser de l'admiration. L'intérieur est splendide ; la pierre y disparaît sous un revêtement de marbres noirs et blancs. Les autels sont également en marbres précieux, car cette pierre est commune dans le district ; on en tire de magnifique des carrières de Totimehuacan, à deux ou trois lieues sud-est de la ville. Le chœur obstrue la nef ; les boiseries, qui portent la date de 1722, sont d'un travail de ciseau assez pur, et l'on y remarque de belles incrustations. Le maître-autel est un luxe inouï ; il a coûté, dit-on, deux millions et demi. Il est surmonté d'un gigantesque ouvrage d'orfèvrerie, presque tout entier en argent repoussé, d'un style très-riche, mais très-tourmenté. Une magnifique lame de *tecali* ferme le tabernacle. Le *tecali* est un beau carbonate de chaux qui s'exploite dans les carrières de ce nom, trois ou quatre lieues plus loin que Totimehuacan. « Il est, dit Humboldt, transparent comme l'albâtre gypseux de Volterra. » Dans plusieurs couvents, on voit des fenêtres fermées d'une feuille de ce marbre, qui tamise une lumière suave et pure.

L'église de San-Felipe de Neri tient le premier rang après la cathédrale. Ce couvent était, il y a quelques années encore, un lieu de retraite pour les laïques des deux sexes qui voulaient se préparer aux sacrements ; il était, en conséquence, divisé en deux quartiers, l'un pour les moines, l'autre pour les fidèles sans distinction de sexes. Chaque quartier avait ses dépendances, cours et jardins. Chaque pénitent avait sa cellule, modestement meublée, mais égayée par un brillant soleil et par la vue de ses splendides jardins. Les jouissances, toutes morales sans doute de cette retraite, étaient telles que plus de dix mille personnes venaient annuellement s'y confiner ; ces jouissances devaient être fort grandes, en effet, à en juger par les peintures que Thomas Gage a laissées de l'intérieur des couvents au Mexique.

Le couvent de Santo-Domingo a de fort belles fresques. L'église est essentiellement espagnole, c'est-à-dire que les moulures, les dorures et ces immenses tableaux en bas-reliefs appelés *retablos*, en surchargent les murs et la voûte. Le maître-autel est d'argent. Près de la grille, deux chiens de même métal et de grandeur naturelle montaient jadis la garde sur des piédestaux non moins précieux. La statue de la Vierge, vêtue en reine et faisant porter la queue de son manteau par un petit page agenouillé près d'elle, reposait sur un vase d'argent de plusieurs pieds de circonférence.

On remarque encore l'église des Carmes, qui possède huit tableaux attribués à Murillo, dont quatre seulement peuvent prétendre à l'authenticité ; l'église, le couvent et le collège des jésuites, *del Espíritu santo*, grand et beau bâtiment, renfermant quelques tableaux de bons maîtres ; l'église et le couvent de San-Agostin ; la petite église de Santa-Monica, fort luxueuse ; et enfin l'immense couvent des franciscains, qui renferme plusieurs églises.

Au N.-E. de la ville s'élèvent les hauteurs abruptes que couronnent les sanctuaires de Loreto et de Guadalupe et que les événements du 5 mai 1862 ont rendus célèbres. Les deux couvents avaient été fortifiés par les Mexicains. L'église de Guadalupe est curieuse ; elle porte la date de 1812. La façade

est revêtue de plaques de faïence rouges et vertes d'un bon effet, sur lesquelles tranchent des colonnettes blanches supportant un chapiteau ionique, qui semble surmonté d'un voile. Des médaillons représentant l'apparition miraculeuse de *Nuestra Señora* de Guadalupe, sont encastrés dans le mur. Les clochers sont sveltes et élégants. De l'esplanade qui forme le parvis, on jouit d'une vue magnifique sur la ville et la vallée.

En terminant sa pittoresque description, M. Vigneaux rappelle que Puebla fut occupée par les Américains en 1847. Arrivés le 9 mars devant Sacrificios, ils s'étaient rendus maîtres de la Vera-Cruz le 29. Au commencement d'avril, ils prirent la route du plateau, remportèrent la victoire de Cerro-Gordo le 18, entrèrent à Jalapa le 19, à Perote le 22, et, le 15 mai, à Puebla, où ils demeurèrent près de trois mois à se reposer. Le 7 août, le général Scott en sortit à la tête de 10,700 hommes, pour se diriger sur la capitale, n'y laissant que 2,000 hommes de dépôt, sous le commandement du général Child, qui eut à y soutenir un siège contre les *guerrillas* mexicains, et s'y maintint, en occupant les hauteurs de Loreto, de Guadalupe et de San-José.

En vertu de la convention de la Soledad, le général de Lorencez s'était rapproché de la Vera-Cruz, en laissant à Orizaba quelques malades sous la garde d'un détachement français. Le 18 avril 1862, le général Zaragoza lui fit sommation de retirer ce détachement. Le général français répondit par cet ordre du jour :

« SOLDATS ET MARINS DÉBARQUÉS,

« Malgré les assassinats commis sur vos camarades et les encouragements donnés à ces attentats par les proclamations du gouvernement mexicain, je voulais encore rester fidèle jusqu'au dernier moment à l'accomplissement des obligations contractées par les plénipotentiaires des trois Puissances alliées ; mais je viens de recevoir du général mexicain Zaragoza une lettre par laquelle la sûreté de nos malades laissés à Orizaba, sous la sauvegarde des conventions, est indignement menacée. En présence de pareils faits, il n'y a plus à hésiter : marchons sur Orizaba, au secours de quatre cents de nos camarades sous le coup d'un lâche attentat ; marchons à leur secours au cri de vive l'Empereur ! »

Le lendemain, nos troupes se mirent en marche dans la direction d'Orizaba, le capitaine d'état-major Capitán, qui commandait le peloton d'avant-garde, apprit bientôt que deux bataillons mexicains, avec quatre pièces d'artillerie et un escadron de cavalerie, se disposait à lui disputer le passage ; cet officier chargea et dispersa l'escadron mexicain, lui tua cinq hommes, fit dix prisonniers et prit quinze chevaux. Dans cette rencontre, le sous-lieutenant Lemaire, du 2^e chasseur d'Afrique, le lieutenant Micoche, le maréchal des logis Bertin, les chasseurs Endinstoet, Lemerre, François et Delville, se firent remarquer par leur énergie. Le soir même, quatre mille Mexicains qui occupaient Orizaba avec huit pièces d'artillerie évacuèrent la place sans coup férir.

Le 21, une patrouille de quatre gendarmes, commandée par le maréchal des logis Lauriac, aperçut à deux kilomètres une force de cavalerie de plusieurs centaines de chevaux, qui précédaient trente lanciers. En simulat une retraite, Lauriac parvint à séparer du gros de la troupe les trente lanciers, qu'il eut l'audace de charger avec ses quatre hommes. Il tua deux Mexicains et en blessa six. Le gendarme Voiten fut le seul blessé ; il reçut un coup de lance au côté.

Huit jours suffirent à la petite armée française pour arriver au pied de ces hauteurs. Elle n'eut chemin faisant qu'un combat sérieux à livrer, au moment où elle quitta les terres plates pour gravir les escarpements des plateaux. Pendant deux heures et demie la victoire fut disputée ; mais enfin le courage triompha du nombre, et vainement harcelés par des pelotons de *guerrillas*, les Français ne s'arrêtèrent qu'à trois kilomètres de Puebla ; il fut facile de reconnaître dès le premier examen, qu'avant d'attaquer la ville il importait d'occuper les fortifications de Guadalupe et de Loreto.

Le 5 mai, à onze heures et demie du matin, deux bataillons de zouaves se mirent en marche en colonnes à distances entières, par division ; ils avaient entre eux la batterie montée du capitaine Bernard et quatre pièces de la batterie montée de marine, commandée par le capitaine Mallat. Le 9^e de ligne et quatre compagnies d'infanterie de marine protégeaient le convoi que le comte de Lorencez avait eu le soin de faire masser.

A la gauche de la colonne d'attaque, les chasseurs à pied tenaient en respect les tirailleurs mexicains. A la droite, la cavalerie ennemie était repoussée par les fusiliers marins et par une batterie de montagne.

Entre la colonne d'attaque et le convoi était la cavalerie française.

Les zouaves décrivirent un long circuit, afin d'aborder la position de Guadalupe par des pentes accessibles ; à deux mille deux cents mètres, quoique salués par une vive canonnade, ils se déployèrent en bataille, tandis que les deux batteries ouvraient leur feu. Au bout de trois quarts d'heure, elles se portèrent plus à droite afin de battre plus directement la face que les zouaves devaient enlever. La batterie Mallat se plaça à une certaine distance de la batterie Bernard pour rendre le feu des Mexicains plus divergent, et le général fit avancer les zouaves contre le pied de la hauteur, de manière à les défilier des feux du port.

La disposition du terrain ne permit pas de faire une brèche praticable ; n'ayant pas d'ailleurs le matériel de siège nécessaire pour détruire la forteresse de Guadalupe, le général résolut de tenter une attaque de vive force. Les zouaves, prêts à s'élancer, étaient arrivés à mi-côte ; le comte de Lorencez envoya chercher quatre compagnies de chasseurs à pied en leur prescrivant de gravir les pentes à la gauche des zouaves, de façon à diviser la défense de l'ennemi. Il ordonnait en même temps au régiment d'infanterie de marine, aux fusiliers marins et à la batterie de montagne d'appuyer le 1^{er} bataillon de zouaves qui occupait la droite, et prit un bataillon du 99^e de ligne pour remplacer, comme réserve, derrière nos colonnes d'attaque, l'infanterie de marine et nos fusiliers marins.

Pendant que ces mouvements s'exécutaient, une section du génie parlait avec chaque colonne d'attaque, emportant des planches munies d'échelons cloués et des sacs à poudre destinés à faire sauter la porte du réduit. L'artillerie montée cherchait en vain à se frayer un chemin pour gravir la hauteur et se rapprocher du fort.

Au signal donné, les zouaves et les chasseurs à pied s'élançèrent avec l'intrépidité intelligente traditionnelle dans ces deux corps ; ils firent ce que les troupes françaises seules savent faire : ils arrivèrent sous un feu terrible d'artillerie et de mousqueterie, de boîtes et d'obus à balles, jusque dans les fossés du fort ; quelques-uns parvinrent à se hisser sur le mur, où ils furent tués, à l'exception du clairon Roblet, des chasseurs à pied, qui s'y maintint pendant quelque temps en sonnant la charge. Mais le couvent fortifié de Guadalupe, qui avait été décrit comme une position de peu d'importance, était armé de 10 pièces de canon de 24, sans compter les obusiers de montagne placés sur les plates-formes et dans les clochers ; trois lignes de feu de mousqueterie superposées avaient été établies au moyen de sacs à terre disposés sur les terrasses ; deux mille hommes, au moins, commandés par le général Negrette, étaient renfermés dans le fort, avec une artillerie bien servie.

Le 1^{er} bataillon de zouaves, l'infanterie de marine et les fusiliers marins, en effectuant leur mouvement en avant, avaient rencontré sur leur droite le feu des batteries de San-Loreto, et, entre ce fort et Guadalupe, cinq bataillons d'infanterie sur trois lignes ; ils avaient été chargés par la cavalerie mexicaine et arrêtés ainsi à 100 mètres du fort.

Cependant les assaillants ne se décourageaient pas ; leur chef allait faire passer en avant deux compagnies de zouaves qui étaient en réserve auprès de lui, lorsque survint une de ces trombes tropicales, en comparaison desquelles les plus violents orages de nos climats ne sont que de simples averses. Les ténébres se firent au milieu du jour ; les cataractes du ciel s'ouvrirent, et les escarpements ravins, détrempés par la pluie, s'éboulaient sous les pieds chancelants des soldats.

Il fallut se retirer. « Je me disposais, dit dans son rapport le général de Lorencez, à faire passer en avant deux compagnies de zouaves que j'avais près de moi en réserve à mi-côte, lorsqu'un orage tropical, obscurcissant l'air, vint fondre sur nous et détrempa les terrains à tel point qu'on ne pouvait se tenir debout sur les pentes qu'on venait de gravir.

« L'impossibilité de soutenir plus longtemps cette lutte héroïque n'étant démontrée, je fis redescendre les bataillons engagés, en profitant des pluies de terrain, et je les arrêtai au pied du coteau pour y reprendre leurs sacs.